COMPTE-RENDU DES SÉANCES

DU GROUPE STRASBOURGEOIS

DE LA SOCIÉTÉ DES ÉTUDES LATINES

I.

SÉANCE DU 26 MARS 1962

Président : M. E. Laroche.

Membres et invités présents. — MM. Chirat, Dollinger, Mlle Fugier, MM. Hentz, Livet, Mandouze, Maurer, Mmes Mohr, Neher, MM. Ruch, Schilling, Schwartz, Simon, Walter, Ch. Will, Zehnacker.

Excusé. — M. M. Weber.

Informations.

M. Schilling, administrateur du Groupe, annonce que M. K. Büchner, ses collaborateurs et étudiants viendront au mois de mai rendre au Groupe strasbourgeois la visite que celui-ci a faite le 13 mai 1961 à Fribourg. Par ailleurs, MM. Laroche et Schilling ont été invités à assister à la prochaine rencontre du Groupe romand, à Neuchâtel, qui doit commémorer le trentième anniversaire de la fondation de ce Groupe.

Communications à l'ordre du jour.

I. — M. Chirat, professeur à la Faculté de théologie catholique, présente une communication sur *Horace et les Juifs.*

Au premier siècle de notre ère, il a été possible à des habitants de Rome et de l'Italie non seulement d'avoir quelques informations sur le judaïsme, mais aussi d'entrer en contact direct avec des Juifs. Les relations diplomatiques nouées avec la puissance romaine par les Maccabées Juda (160), Jonathan et Simon (139) ont contribué à ouvrir la voie, à Rome même, au prosélytisme juif qui ne fut contrecarré que temporairement, en 139, par le préteur pérégrin. Dès le premier tiers du 1er siècle avant Jésus-Christ, des colonies juives se sont formées jusque dans la capitale et s'y sont bientôt imposées à l'attention par leur importance numérique et l'activité de leurs membres. Un écrivain fécond, qui fut un homme politique très attaché à César, Asinius Pollion, fut en relations non seulement avec des auteurs qui ont prêté

quelque attention au judaïsme, mais aussi avec des Juifs, bien que F.-A. Aulard (1877) et J. André (1949) aient négligé cet aspect de sa carrière. Timagène d'Alexandrie, qui, dans son *Histoire universelle*, s'est intéressé aux Juifs, a passé ses dernières années *in contubernio Pollionis Asinii*. Alexandre Polyhistor, dont les compilations visaient à faire connaître aux Romains les peuples du Proche et du Moyen-Orient, a dû entrer en relations avec son collègue en historiographie, Asinius Pollion ; c'est sans doute grâce à celui-ci, qui ouvrit aussi sa bibliothèque à Varron, que Virgile connut, comme il est probable (*Servius Danielis*, *Ad Aen.* 10, 388), les ouvrages de cet ancien prisonnier affranchi par Sylla. Lorsque Antoine proposa au Sénat de nommer Hérode roi (40), il était peut-être influencé par Pollion. Quand Hérode envoya à Rome (22) ses fils Alexandre et Aristobule pour y compléter leur éducation, ils allèrent loger chez Pollion, malgré l'offre d'hospitalité faite par Auguste ; l'atmosphère de la maison de Pollion était sans doute moins défavorable au judaïsme.

La détermination de l'origine du père d'Horace n'est pas assurée par des témoignages évidents. On ne fait pas appel à des arguments apodictiques quand on affirme qu'il était Italien (Sellar) ou, plus précisément, Samnite — et non pas Sabin (Sonnenschein) — ou bien Grec (L. Müller, J. Grow), ou Sémite du Proche-Orient (K. Mras). Le rapprochement d'Horace avec H. Heine qui a été proposé par G. Braun et O. Seeck est trop subjectif pour permettre d'avancer que le père du poète latin ait été de race juive. Quant aux textes bibliques que G. Braun et Fr. Dornseiff croient pouvoir mettre en parallèle avec divers passages des œuvres d'Horace (*Od.* I, 22 ; II, IV, 1 s.) et notamment avec les conseils donnés par son père (*Sat.* I, IV, 105 s. et 111-113), leur citation témoigne surtout contre la méthode de ces deux critiques qui, à vouloir trop prouver, n'ont aucunement démontré que le père du poète était un Israélite (Braun) ou un prosélyte, païen gagné à la foi juive (Dornseiff).

Quelle qu'ait été l'origine du père d'Horace, la mère de celui-ci n'était-elle pas juive? Le silence que le poète a gardé sur elle a paru significatif à W. Alexander. Or elle n'a pu être esclave à l'époque de la naissance d'Horace, car le stigmate de la servitude aurait alors passé à son fils. Si elle a été couverte du voile de l'oubli, c'est que son origine était considérée comme une tare : elle était juive. Au mess des officiers de l'armée de Brutus, le tribun Horace a entendu des propos fort désagréables (*Sat.* I, IV, 34-50 ; cf. *Od.* II, VII) ; ce fait et l'aveu de son impopularité persistante (*Sat.* II, IV, 47 ; cf. *Od.* II, XVI, 39-49 ; *Ep.* I, XIX, 37), rapproché des mots *ignota matre inhonestus* (*Sat.* I, IV, 36), inviteraient à admettre que sa mère était juive. Pure hypothèse que n'appuie aucun indice précis.

En tout cas, sur le judaïsme Horace n'a que des informations superficielles, qui lui viennent de racontars populaires ou des incidents de la vie quotidienne. Il n'a pas connu l'ardeur religieuse des prédicateurs itinérants de la foi juive ; contrairement à l'avis de Th. Reinach et de Fr. Villeneuve, la finale de *Sat.* I, IV ne fait pas allusion au prosélytisme des Israélites, mais, comme l'a relevé P. Lejay, à l'art qu'avaient les bandes juives d'entraîner sur leur passage même les indifférents. Il est hors de propos de citer *Isaïe* XLIV, 9, et *Jérémie* X, 3-5, ou *Sagesse* XIII, 11-19, pour expliquer la *Satire* I, VIII, dont plusieurs écrivains chrétiens ont, il est vrai, retenu le début. Plus grave encore paraît le défaut de méthode qui fait retrouver à Dornseiff, dans l'*Ode* I, XXII, adressée à Aristius Fuscus, un écho du psaume XXII de la Septante ; au reste, dans la *Satire* I, IX, 69, ce personnage n'est certainement pas un véritable sabbatisant, car, s'il n'avait pas été un sceptique, sa réponse manquerait de sel, et la formule peu « respectable » qu'elle comporte détonnerait ; enfin, la réplique d'Horace n'aurait rien d'ironique et perdrait aussi toute saveur. Rien de sérieux non plus dans *Sat.* I, V, 100 : Apella est un nom fictif, évoquant les faciles plaisanteries sur la circoncision ; le Juif ainsi dénommé est le type de la crédulité dont Horace s'amuse, sans épargner, d'ailleurs, Épicure et Lucrèce (100-103). Il est significatif que, dans l'œuvre de ce poète latin, seules les *Satires* offrent des allusions aux Juifs. Assurément, celles-ci ne révèlent rien de la préoccupation sérieuse d'un Varron et d'un Strabon, qui furent amenés à éprouver quelque sympathie pour le principe juif du culte aniconique ; elles ne visent qu'à apporter un élément savoureux d'ironie et sont dénuées de toute bienveillance. Mais il faut dire plus : elles sont limitées à des données superficielles, accessibles au menu peuple, et laissent de côté l'essentiel de la religion d'Israël.

— M. LAROCHE remercie M. Chirat de son exposé, propre à piquer la curiosité, et ouvre la discussion.

— M. SCHWARTZ, s'attachant à quelques points de détail, se demande en particulier, à propos du *Pro Flacco*, si en 59 av. J.-C. il pouvait y avoir beaucoup de Juifs à Rome et par quels moyens ils pouvaient avoir acquis la citoyenneté romaine. Il signale aussi l'intérêt que pourrait présenter une recherche sur l'origine des membres du cercle d'Asinius Pollion.

II. — M. SCHLUMBERGER présente un exposé relatif au *prétendu camp de Dioclétien à Palmyre.*

Une inscription latine de Palmyre (*C. I. L.* III, 133, et Suppl. I, 6661), connue depuis le XVIII^e^ siècle, commémore la construction d'un ouvrage de cette ville par Dioclétien et ses collègues : les tétrarques, nous dit-elle,

castra feliciter condiderunt. En 1870, Waddington rapproche cette inscription d'un passage de la *Notitia Dignitatum* mentionnant la présence d'une légion à Palmyre. *Le camp construit par Dioclétien*, écrit-il, *est sans doute celui qui, un siècle plus tard, était occupé par la première légion illyrienne* (*Inscriptions grecques et latines de Syrie*, p. 608).

Cette hypothèse, vraisemblable en soi, et du reste formulée avec la réserve désirable, n'a plus été remise en question depuis lors. Partant du postulat qu'il existe à Palmyre un *camp de Dioclétien*, l'expédition Puchstein (1902) cherche ce camp sur le terrain, et ne manque pas de le trouver : c'est, écrit Puchstein (*Arch. Anzeiger*, 1906, p. 43), le quartier occidental de la ville, celui précisément où gît l'inscription. Publiant en 1932, dans le *Palmyra* de Th. Wiegand, le résultat des recherches des expéditions de 1902 et 1917, D. Krencker, l'un des architectes de Puchstein, décrit ce camp (*Palmyre, Ergebn. und Exped. von 1902 und 1917*, von Th. Wiegand, Berlin, 1932, ch. 11), dont il reconnaît une muraille (*die Lagermauer*) qui le sépare du reste de la ville, les grands axes (*Via Principalis* et *Via Praetoria*), une porte (la *Porta Praetoria*), le Sanctuaire des Enseignes (*das Fahnenheiligtum*). H. Lehner et E. Weigand élèvent, il est vrai, dans le même ouvrage (ch. XII et XVI), certaines objections. Seule l'inscription parle en faveur de l'interprétation de Puchstein et de Krencker, note Lehner. Car le camp présente des aspects insolites : il n'y a pas de *porta decumana*, le prétoire n'est pas à sa place normale. Sans l'inscription, ces ruines eussent pu passer pour celles d'un palais, comparable à celui de Dioclétien à Spalato, plutôt que pour celles d'un camp. Le camp étant une création de Dioclétien, remarque d'autre part E. Weigand, l'on eût attendu que son décor architectural s'accordât au style de l'époque des tétrarques ; or ce n'est pas le cas.

Étant à Palmyre lors de la parution de la publication allemande, j'avais été frappé par l'argumentation de Lehner et de Weigand, ainsi que par les difficultés qui s'opposaient, sur le terrain, à l'interprétation de Krencker. J'exposai dans un article (*Berytus*, II, 1935, p. 164-167) certaines de ces difficultés et tentai de les résoudre. Mais cette tentative n'aboutit pas à un résultat net, car, pas plus qu'aucun de mes prédécesseurs, je ne songeais à remettre en cause la traduction, due à Waddington, du mot *castra* par camp.

La pointe occidentale du territoire urbain (selon l'expression de Puchstein), que l'on tient pour le camp, est incluse dans l'enceinte tardive de la ville, dont la date est longtemps restée contestée : on balançait entre Zénobie, Dioclétien et Justinien. En 1954, D. van Berchem a tenté de montrer que cette enceinte était due à Dioclétien (*Syria*, XXXI, p. 256-262). S'il a raison, comme je le crois, l'expression *castra*

peut désigner l'enceinte. Car il suffit de se reporter aux textes pour constater que, si ce mot est souvent à traduire par *camp*, il peut avoir aussi, à toutes époques, un sens plus général : celui de *ville, place forte*. C'est l'hypothèse que je propose d'adopter, car elle résout, me semble-t-il, toutes les difficultés. Le camp de Dioclétien et son « sanctuaire des enseignes » n'ont jamais existé ; leurs plans, si souvent reproduits et commentés, doivent disparaître de nos manuels.

Mais, alors, que peuvent être les ruines que depuis Waddington nous désignons ainsi? Vraisemblablement le palais d'Odeinath et de Zénobie, la résidence que se sont édifiée, vers le milieu du IIIe siècle, les dynastes de Palmyre. Bien qu'il n'eût pas renoncé à la notion d'un *camp de Dioclétien*, D. van Berchem (*L'armée de Dioclétien et la réforme constantinienne*, *B. H.*, LVII, 1952, p. 4, n. 2) avait déjà proposé cette solution, qui me paraît la seule bonne. On peut espérer que les fouilles entreprises depuis 1959 par une mission polonaise sous la direction de K. Michalovski confirmeront cette interprétation[1].

— M. Laroche félicite M. Schlumberger de cette magnifique leçon de méthode, qui montre la nécessité de lier l'étude des monuments à celle des textes. Il demande au conférencier quels arguments pourraient être apportés contre la thèse de Wood. M. Schlumberger répond que le seul valable aurait pu être fourni par des latinistes contestant le sens donné à *castra* ,mais il se trouve maints exemples de ce terme employé pour *oppidum*.

II.

SÉANCE DU 17 MAI 1962

Président : M. Laroche.

Le Groupe strasbourgeois recevait cette année la Section des latinistes de l'Université de Fribourg-en-Brisgau, dont il avait été l'hôte en mai 1961.

Ont pris part à cette rencontre :

Du côté allemand : M. Büchner, professeur à l'Université de Fribourg, et Mme Büchner, entourés de MM. Doll, Erren, Kühn, Merklin, Opelt, Wimmel, ainsi que MM. et Mlles Blänsdorf, Büchner, Christes, Deikeler, Eisen, Gehlert, Hopf, Klose, Liehr, Nestle, Schneider, Strickler, Wenzel, Wiede.

1. La présente communication représente la substance d'une étude actuellement sous presse dans les *Mélanges R. Mouterde*, II (*Mélanges de l'Université Saint-Joseph de Beyrouth*, XXXVIII).